

André-Marie Ntsobé

Lecture poétique de
La Diane française



*À Tous ceux qui, vivants ou morts, se
reconnaîtront dans cet ouvrage qui m'a
fait beaucoup plus que je ne l'ai fait !*

EXTRAIT

Préface

André-Marie Ntsobé vous invite ici à son étude de *la Diane française*. Quel mérite ! Quelle extravagance peut-être aussi ? Car si j'insiste sur l'épithète « française » je me demande en quoi elle concerne les étudiants, les chercheurs, les intellectuels camerounais. Le titre d'Aragon est des plus cocardiers, des plus hexagonaux qui soient. On croit voir Déroulède reparaître, pour le fond, ou le panache de Rostand, pour la forme. Il me revient ici un vieux sujet de baccalauréat, du temps où l'examen en était vraiment un, où les disciplines s'enseignaient et se cultivaient à fond. « On demandait un jour à André Gide : “quel est, à votre avis, le plus grand poète français ?” – Réponse : “Victor Hugo, hélas !” ».

Il y a beaucoup d'affinités entre Hugo et Aragon.

Même abondance productive, même ambition morale et magistériale, même pérennité jusque dans les changements et d'étonnants partis-pris politiques, même culte de l'amour. Amour ? de quoi ? de qui ? d'Elsa ou d'autres, mais surtout de la *terra patria*. Même facilité géniale qui nous force spontanément à

retenir un vers, un titre, une strophe. Même frappe, même flux torrentiel ou insinuant. Irrésistible toujours !

Aragon a connu plusieurs phases ; il y a le Surréaliste des années 1920, ami-et rival-de Breton et d'Éluard. Ces trois là composent la trinité triomphante de la poésie française du 20^e siècle. Il y a le compagnon de route, l'internationaliste anti-fasciste, comme Malraux ou Kessel ou-incroyable rencontre ! – le Gide des années 30. Il y a le dignitaire du Comité central du Parti Communiste Français des années 50-60. Dans la France de la fin de la IV^e et des débuts de la V^e République sa popularité l'emporte – de beaucoup – sur celle d'un Claudel, d'un Mauriac, d'un Camus, d'un Sartre. Car le vers, toujours, le rythme, la strophe se retiennent mieux que les idées, si excellentes soient-elles. Il y a Aragon au Moulin de Saint Arnould en Yvelines, propriétaire et bohème, grand lecteur, intéressé par les littératures extra-européennes, l'arabe et la persane par exemple. Il y a l'Aragon de la rue de Varennes, qui dans ses chroniques de la presse communiste défend un patrimoine solide et d'abord national : Balzac, Hugo, Stendhal. Bref, à peu près les valeurs de la *Semaine Sainte* ou des *Cloches de Bâle*. Elles ne vieillissent pas. Il y a l'ultime Aragon qu'on rencontrait, d'un loup vénitien, dans les foyers du Palais Garnier, lors des galas du Théâtre Bolchoï en visite. Une troupe de dandies lui faisaient cortège, tous récitant Pétrarque ou Elsa, Racine autant que Rimbaud. A moi l'histoire d'une de mes folies...

Le recueil *La Diane française* comprend des poèmes composés par Aragon en 1943 et 1944, et

parmi eux les dix poèmes qu'il avait publiés dans des revues clandestines.

- « O mares sur la terre au soir de mon pays »
- « Prélude à la Diane française »
- « Six tapisseries inachevées »
- « La Rose et le Réséda »
- « Je ne connais pas cet homme »
- « Le drôle de printemps »
- « Lyon les mystères »
- « Il n'y a pas d'amour heureux »
- « Elsa au miroir »
- « Une entre toutes les femmes »
- « On dormait encore en ce temps-là »
- « Ballade de celui qui chanta dans les supplices »
- « Romance des quarante mille »
- « Chanson du franc-tireur »
- « La Délaissée »
- « Le Conscrit des cent villages »
- « La Nuit de Juillet »
- « Les Roses de Noël »
- « Chant français »
- « Chanson de l'Université de Strasbourg »
- « Légende de Gabriel Péri »
- « Marche française »
- « Gloire »
- « D'une petite fille massacrée »
- « Paris »

On n'aime pas la France abstraite, historique, géographique, livresque. En lisant *La Diane française* ; on aime tout ce qu'elle représente dans la

mémoire populaire : l'esprit frondeur et résistant, la rébellion, la liberté libertaire, la jeunesse maquisarde et romantique, tout cela s'enracinant dans un vieux terreau de chants médiévaux et d'accents révolutionnaires. Presque un Panthéon poétique avec ce que cela comporte de pompe et de grandeur, d'allant autant que de lenteur. Comme un convoi.

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce

Il n'y a pas d'amour heureux

Le cri est on ne peut plus distinct, perçant. Le poète fait en deux cents pages le tableau de son pays bien aimé, le portrait de ses figures diverses, de ses habitants contrastés.

Jamais éteint renaissant dans sa braise
Perpétuel brûlot de la patrie
Du Point-du-Jour jusqu'au Père Lachaise
Ce doux rosier au mois d'août refléuri
Gens de partout c'est le sang de Paris

Après plus d'un demi-siècle on frémit toujours, on pleure, on frissonne de nouveau face à la beauté des vers qui sonnent l'appel, le réveil, l'élan. La diane est le clairon d'un matin qu'on voudrait éterniser ; mais si, voyons, il s'est fixé dans notre oreille, insinué dans notre cœur.

Le meilleur portrait vient de collègues, ils auraient pu passer pour des ennemis de classe...

« C'est le seul que j'ai connu qui ait eu des moyens littéraires pareils.[...] cette facilité

monstrueuse d'Aragon qui, s'il le voulait, nous faisait un pastiche d'Hernani, une seconde Bérénice. [...] [Chez Éluard] il n'y avait pas eu l'éblouissement des premières œuvres d'Aragon, vous savez, *Le Paysan de Paris*, *Le Libertinage*, plus tard *La Diane française*. Aragon aimait lire ce qu'il écrivait à haute voix. Il aime beaucoup lire, ou réciter, jusqu'à vous épuiser complètement, n'est-ce pas ? Il est capable de vous lire du Victor Hugo depuis 8 heures du soir jusqu'à 2 heures du matin, jusqu'à ce que vous soyez complètement écrasé. Comme il aime lire les autres poètes, il est bien normal qu'il aime lire ses œuvres à lui. Alors il vous les lit aussi »¹.

Pour nous, lisons et relisons, plus que toujours, Aragon et nous comprendrons le but visé, le fin commentaire d'André-Marie Ntsobé.

Francis Claudon

Professeur de littérature comparée
à Paris-XII (Université
Créteil Val-de-Marne)

¹ Emmanuel Berl in E. Berl – J. d'Ormesson, *Tant que vous penserez à moi*, Paris, Grasset, 1992.

Introduction

L'œuvre de Louis Aragon, très actuelle même dans sa partie poétique, semble suivre la logique même de sa vie et se confondre avec elle. C'est, pourrait-on dire, la voix d'un journal du soir. Tantôt c'est l'écrivain dadaïste, puis survient la rupture avec le dadaïsme. Tantôt c'est le surréaliste qui se fait même théoricien de l'Ecole, avec son « Traité du Style » ; et c'est encore le même qui va tracer une tangente au cercle surréaliste délimité par Breton. Tantôt enfin, avec le « Crève-Cœur », c'est l'écrivain communiste, qui pleure aussi patriotiquement que l'auteur des « Chants du soldat », Paul Déroulède.

Si tel est le fond d'une œuvre témoin de toute une vie, les choses ne se présentent plus aussi simplement dans l'esprit lorsqu'on se propose, comme nous voulons le tenter, d'étudier « La Forme Poétique » de l'un des recueils de cet immense ensemble : *La Diane française*. Dans son étude sur le rythme, le vers et la rime d'Aragon, Polovina nous fait remarquer très justement que, nous fait remarquer très justement que « la structure et la beauté des vers, en tant qu'unité essentielle de la langue poétique et l'un des éléments

les plus caractéristiques du rythme poétique, ne peut guère s'exprimer en définitive que par les différents rapports des éléments linguistiques et artistiques. Les corrélations de ces éléments sont nombreuses et variées, et les plus importantes en sont, à mon avis, les suivantes : la corrélation de la phrase et du vers ; de la mesure et du rythme ; de la rime et de certains parallélismes syntaxiques ; de la rime, en tant que marque finale du vers, et de la sonorité dans la strophe ». En conséquence, pour étudier la forme poétique dans « La Diane française », c'est de ce triple point de vue, à savoir, de la phrase, du rythme et de la rime, que nous essayerons d'étudier l'ensemble des vingt-six poèmes, soit 1090 vers, qui constituent « La Diane française ».

Toutefois, avant d'aborder l'étude de chacun de ces points, des remarques préalables s'imposent :

1° Nous constaterons d'abord que, dans ce recueil, les vers les plus fréquemment utilisés par Aragon sont, par ordre de fréquence :

l'octosyllabe : sur les vingt-six poèmes, en effet, six sont en octosyllabes purs, deux en octosyllabes mêlés aux vers de quatre syllabes ; enfin on peut recueillir dans « le Drôle de Printemps », poème en vers libres, 8 vers octosyllabes, et un vers octosyllabe isolé, dans un poème écrit en alexandrins mêlés aux vers de 7 syllabes et qui se termine presque bizarrement par un octosyllabe. Au total, 480 vers octosyllabes, soit 44 % de l'ensemble du recueil.

L'alexandrin : ici encore nous relevons six poèmes en alexandrins purs, un poème en alexandrins mélangés aux vers de trois syllabes et un poème en alexandrins mélangés aux vers de 7 à 8 syllabes ; enfin nous recueillons 12 vers alexandrins dans « le